

Raconter l'incompréhensible : trois guerres relatées par des femmes

Anne Roche

Volume 34, Number 1, Spring 1998

Guerres, textes, mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036089ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036089ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roche, A. (1998). Raconter l'incompréhensible : trois guerres relatées par des femmes. *Études françaises*, 34(1), 11–27. <https://doi.org/10.7202/036089ar>

Article abstract

Do women react differently from men to the "incomprehensible" event of war (the wars of 1914-18, 1939-45, the Algerian war)? Their accounts are centered on the problems of daily life; prosaic and realistic, these stories say less about the specificity of the "feminine" than they do about the marginality in economic and public life.

Raconter l'incompréhensible : trois guerres relatées par des femmes¹

ANNE ROCHE

« La guerre en somme c'était tout ce qu'on ne comprenait pas². » Cette phrase de *Voyage au bout de la nuit*, toutes nos narratrices — mais aussi bon nombre de nos narrateurs — pourraient la reprendre à leur compte. La guerre, les guerres qu'ils ont vécues ou plutôt subies, apparaissent dans leurs récits comme des événements imprévus, inouïs, auxquels ils répondent tant bien que mal, mais qu'ils ne peuvent analyser ni dans l'immédiat, ni dans l'après-coup.

À cette impression globale, il convient néanmoins d'ajouter que les récits de guerre, dans notre corpus, se différencient par nombre de paramètres. Leur quantité d'abord : ceux de la guerre de 1914, déjà rares au moment où nous avons commencé notre enquête (1977), se sont encore raréfiés depuis, pour des raisons évidentes. Seuls, dans certains cas, des documents écrits,

1. L'enquête orale sur laquelle se fonde cet article a été présentée notamment in Anne Roche, « Le récit de vie, mise en scène et mise en crise de l'identité narrative », dans Roland Le Huenen (dir.), « Le narratif hors fiction », *Texte*, 1996, n° 19/20 p. 217-237, et A. R. et Marie-Claude Taranger, *Celles qui n'ont pas écrit : récits de femmes 1914-1945* (Aix-en-Provence, Edisud 1995). Pour cet article, je me suis volontairement limitée, sauf exception, aux entretiens inédits des années 1991-1993.

2. L. F. Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, coll. « Folio » (1990) p. 22.

mémoires ou lettres, subsistent pour porter témoignage de la Grande Guerre³. Ceux de la guerre de 1939-1945 sont majoritaires, mais cela est dû au découpage de l'enquête (qui portait initialement sur la période 1930-1945) et à l'introduction relativement tardive d'interviews sur la guerre d'Algérie.

À cette disparité quantitative s'ajoute un clivage qui oppose les deux guerres mondiales à la guerre d'Algérie : pour celle-ci, difficulté à parler de « guerre » à propos de ce qui, longtemps, était baptisé « événements », réticences d'origines diverses à évoquer un passé beaucoup plus problématique que celui de 1939-1945, mais aussi, nous le verrons, construction d'un sens historique souvent absent des récits précédents. Phénomène qui ne nous semble pas lié à la plus grande proximité de l'événement, mais à ses enjeux qui amènent les narrateurs à développer un argumentaire, voire une apologétique, généralement absent des récits précédents.

LA GUERRE DE 1914-1918

Les quelques femmes qui en parlent, et qui étaient de toutes petites filles à l'époque, esquissent en général des rapprochements avec la guerre de 1939-1945, et l'économie narrative des deux récits présente de fréquentes interférences. En premier lieu, les narratrices évoquent unanimement l'euphorie du départ en 1914 : on croit à une guerre courte et évidemment victorieuse. Sachant au moment du récit qu'il n'en fut rien, elles n'en organisent pas moins un contraste tout à fait conscient entre ce début illusoirement joyeux et les drames qui vont suivre. Cette euphorie, qui est certes un *topos* de l'époque, se valide également du fait que nos témoins, vivant dans le Midi, ont été moins atteints par la guerre que d'autres du Nord ou de l'Est, et aussi que, petites filles à l'époque, elles n'en ont que des souvenirs puérils et protégés : Rose se rappelle les paquets qu'elle préparait pour son père au front : « Des noix que je cassais pour mettre dans les paquets pour gagner de la place. Des petits flacons de Carthagène qu'on mettait là-dedans, quatre morceaux de sucre. La carte postale qu'il avait uniquement le droit d'écrire, et où il y avait : "Je vais bien", c'était tout ce qu'il pouvait écrire. Et moi, je lisais cette carte en allant la chercher au facteur, et puis je la brandissais pour que ma mère qui était à la fenêtre se rende compte que tout allait bien et qu'il n'y avait rien à craindre⁴. »

Mais l'insouciance de l'enfance cède assez vite devant le bilan : peu de familles qui n'aient connu la perte d'un père, d'un

3. On lira en Annexe la correspondance découverte par Nicole Valentin.

4. Entretien 105 par Françoise Donaint (1979).

frère, d'un mari, surtout les familles rurales, ce dont les monuments aux morts des moindres villages portent un rude témoignage. Les veuves doivent chercher du travail, les filles restent vieilles filles, ceux des hommes qui reviennent sont mutilés ou psychologiquement atteints. Ce bilan, ce ne sont pas les petites filles de 1914-1918 qui le tirent, mais les femmes âgées des années quatre-vingt, qui ont connu d'autres guerres, et qui en parlent sur le mode de l'impensable : « après la guerre de 1914, on espérait qu'il n'y aurait plus jamais de guerre⁵. » « Je me disais toujours : "tant qu'il y aura des anciens combattants au gouvernement, nous n'aurons plus de guerre"⁶. » « Quand mon père est parti à la guerre, son dernier mot a été : "Tu vois, je pars, il n'y aura plus de guerre après" », se remémore Rose en assistant à la débâcle de l'armée française au printemps 1940⁷. Avoir cru, enfant, à l'irréversible de la « der des ders » aggrave la stupeur et le désarroi devant le retour d'une nouvelle guerre. Si donc les souvenirs d'enfance de nos témoins n'ajoutent que des détails infimes à ce que nous savons par ailleurs de la grande histoire, leur intérêt ici est peut-être plus dans la corrélation qu'ils élaborent avec l'autre guerre, même s'il ne s'agit pas véritablement d'une « compréhension⁸ ».

LA GUERRE DE 1939-1945

La thématique de l'illusion ou du « non-savoir » est dominante dans ces récits, surtout à l'incipit et à la conclusion : ce qui n'a pas été su, bien sûr, c'est l'extermination concentrationnaire, que la quasi-totalité de nos témoins dit avoir ignorée, mais c'est aussi plus généralement l'horreur de la guerre : « on ne savait pas que c'était si grave », dit le mari de Mireille, qui, ayant passé une partie de la guerre en Allemagne dans le cadre du Service du Travail Obligatoire, découvre l'existence des camps en 1945, en même temps que sa femme, dans les actualités du cinéma⁹. Cette ignorance, qui n'existe plus au moment où le récit est proféré et enregistré, les témoins vont presque tous la mimer

5. Entretien 169 par Véronique Morand (1981).

6. Entretien 221 par Karima Bendafi (1982).

7. Entretien 105 cité note 4.

8. L'enquête étant centrée sur 1939-1945, les parties d'entretiens sur 1914-1918 sont minoritaires et marginales : une enquête centrée sur 1914-1918 eût donné certainement des résultats plus significatifs.

Il conviendrait d'autre part de faire sa place à la guerre d'Espagne. À cause du Front populaire qui lui est contemporain, à cause aussi de la présence d'une communauté espagnole dans le Midi, mais aussi pour des raisons politiques, la guerre d'Espagne n'est pas vécue comme une guerre étrangère. Nombreux sont les gestes de solidarité relatés par nos témoins. Cf. notre ouvrage cité.

9. Entretien 505 par Laurence Agricol (1991).

en racontant : l'ensemble du récit va tenter de se régler sur le mouvement même de l'expérience vécue. Mais le savoir historique possédé aujourd'hui ne fonctionne pas véritablement dans ces récits : à quelques exceptions près (les militantes, dont certaines ont été déportées, les juives¹⁰), s'ils mentionnent la lutte contre le nazisme, le sort fait aux juifs et aux opposants, la solution finale, c'est de façon historique, et en quelque sorte pour remplir ce qu'ils pensent être le contrat proposé par l'interviewer : leur vie à eux s'est déroulée en dehors, dans la fragmentation du quotidien, et s'ils cherchent à lui donner une signification, celle-ci n'est pas perceptible d'emblée au travers de la multiplication d'anecdotes qui est le trait dominant de ces récits. D'autre part, la mémoire, peu ou pas relayée par des dates en dehors de la chronologie privée, s'amarre seulement aux limites de la guerre (le début, la fin) et, dans l'intervalle, joue de façon floue dans des rubriques atemporelles (les pénuries, les luttes pour la survie quotidienne).

*Comment on apprend que la guerre est déclarée :
de l'insouciance au drame*

Les témoins, souvent jeunes en 1939, s'efforcent dans leur récit de ne pas projeter sur la déclaration de guerre tout le savoir qu'elles ont aujourd'hui de ce qui allait suivre : souvent, la nouvelle s'organise par contraste avec l'évocation d'un été insouciant, comme le témoignage d'Elia qui, à quatorze ans, apprend la guerre lors d'un bal¹¹. Mais l'insouciance est de courte durée. Très vite, le récit se surcharge d'éléments sombres, surtout pour les jeunes femmes chargées de famille : pénuries diverses, cartes de rationnement, couvre-feu, etc.

La dramatisation du récit passe souvent par une chronologie que l'émotion bouscule, voire pulvérise, et que seule une lecture après coup permet de restituer. Un exemple parmi bien d'autres : lorsqu'Elia est réquisitionnée pour aller faire la cuisine à la Kommandantur, elle commence par se révolter (« Ils m'ont tué mon père, je veux pas travailler pour eux », phrase qui est à ce moment du récit inexplicite) mais elle finit par obéir. Puis, lors d'un bombardement, en avril 1944, elle est ensevelie sous les décombres, et « blessée de partout », elle est hospitalisée « dans la chambre où était mon pauvre père » (*pauvre* dans le parler populaire, surtout méridional, euphémise une personne

10. Par exemple le témoignage de Béatrice, d'origine juive allemande, qui a connu le Vel d'Hiv et le camp de Gurs. (Entretien 612 par Magali Rotella, 1993.) D'autres exemples dans notre ouvrage cité supra.

11. Entretien 697 par Alice Cazzato (1997).

décédée) ; ce n'est qu'alors qu'on apprend que son père est mort dans un accident, en janvier 1944, renversé par un camion allemand. La relation, dans son désordre, se construit donc en fait sur une *rime* du destin (la narratrice se retrouve dans la chambre où est mort son père) et sur une causalité inversée (la mort du père est dite après ses conséquences). Ce dernier point mérite l'attention : cette inversion ne correspond pas à une recherche de suspens de la part d'Elia, encore que nos narratrices soient tout à fait capables de ce type de recherche, mais à une sorte de saturation de la mémoire, qui en vient à oublier l'interlocuteur : la mort du père, étant pour elle le foyer du récit, *va sans dire*. Et le récit télescope la déclaration de guerre (1939, date non donnée) et la réquisition (avril 1944), le seul événement marquant entre les deux étant cette mort (janvier 1944).

Les pénuries, les bombardements

Après la déclaration de guerre, que la plupart des témoins savent dater, vient une longue période quasi dépourvue de temporalité, répétitive. C'est le temps des queues, des tickets de rationnement, des recettes à base d'ersatz et de débrouillardise, des socques à semelles de bois, des voitures au gazogène, souvenirs souvent réactivés pour nos témoins par le cinéma et la télévision. Mais elles y ajoutent des petits faits concrets, qui rendent un son authentique. Mireille pour Noël a des cacahuètes avariées et de la limonade¹². Simone, ouvrière dans une usine de lampes électriques, dont les horaires et la paie ont diminué, doit pour survivre aller glaner des épis de blé dans les champs moissonnés¹³. Yvette, ouvrière dans une usine de pâtes, reçoit des pâtes en supplément de salaire¹⁴. Marie-Thérèse fabrique du savon¹⁵. Marcelle détricote un couvre-pied crocheté pour se tricoter des chaussettes, se fabrique une table de nuit avec des caisses à oranges, dîne de quelques dattes¹⁶. Marguerite taille la layette de son bébé dans des doublures de tentures¹⁷. Francine, qui se marie en août 1940, n'a pas de robe blanche, mais une robe bordeaux, qui pouvait resservir : après la cérémonie, les mariés invitent les témoins à un simple apéritif, pas à déjeuner¹⁸, tandis que les invités de Brigitte, à son mariage, doivent se contenter d'une tarte aux prunes du jardin, et que son voyage de noces se limite

12. Entretien 504 par Caroline Agricol (1991).

13. Entretien 511 par Christine Boulbès (1991).

14. Entretien 514 par Christelle Daziano (1991).

15. Entretien 574 par Frank Nicolle (1992).

16. Pseudonyme. Entretien 597 par Karine Boulet (1993).

17. Entretien 607 par Valérie-Anne Ferrier (1993).

18. Entretien 526 par Karine Jacopini (1991).

à une soirée à l'Odéon¹⁹. L'humour ne perd pas ses droits, pour évoquer une huile si corrosive qu'elle troue la poêle, ou un détournement de sardines destinées à la chatte du patron²⁰. Mais la pénurie devient parfois tragique : en 1940, Catherine accouche prématurément d'un bébé qui, faute de couveuse, est mis plusieurs mois dans du coton, ce qui ne suffit pas à le sauver²¹, Brigitte, portée à l'hôpital par des F.F.I.²², accouche prématurément de deux jumelles qui ne survivent pas²³.

De façon générale, les événements sont perçus à travers des détails de la vie quotidienne. Marie, qui travaille à La Seyne et se rend à son travail par des navettes en bateau, un matin s'aperçoit qu'il n'y a pas de bateau : c'est le jour du sabotage de la flotte à Toulon, dont elle se souvient bien, même si elle ne peut en donner la date²⁴. Les ampoules peintes en bleu annoncent la guerre à Paule²⁵. Un seul événement échappe généralement à la détemporalisation de l'oral, c'est le bombardement du 29 mai 1944 par l'aviation U.S., temps fort des récits situés à Marseille. Fernande se réfugie dans un cimetière et voit une femme tuée près d'elle²⁶. Pierrette entend les cris des prisonniers de la prison Chave, puis voit des cadavres dans un camion²⁷. Nombreux sont les témoignages qui parlent plus ou moins en détail du bombardement : signalons celui d'Anne. Son interviewer veut lui faire préciser que « c'est les Alliés qui bombardaient », se demandant si elle le sait : mais elle ne relève même pas cette intervention, car pour elle, ceux qui bombardent, ce sont des « Ils », étrangers à toute logique, le fait qu'ils soient « les Alliés » n'est ni plus ni moins scandaleux à ses yeux²⁸. (Au contraire, les témoins de sensibilité communiste insistent sur ce fait, qu'ils interprètent comme une volonté américaine de briser les mouvements de grève pré-insurrectionnelle qui se déclenchaient alors à Marseille²⁹.)

19. Pseudonyme. Entretien 576 par Laurence Pantel (1992).

20. Entretien 547 par Alexandre Sorrentino (1991).

21. Entretien 533 par Didier Maurell (1991).

22. Forces françaises de l'intérieur. L'un des réseaux de la Résistance.

23. Entretien 576.

24. Entretien 528 par Laurence Laumonier (1991).

25. Entretien 546 par Magali Sauzedde (1991).

26. Entretien 522 par Murielle Gomez (1991).

27. Entretien 562 par Sandrine Clair et Laetitia Martini (1992).

28. Entretien 609 par Martial Maddaloni (1993).

29. Cette interprétation n'est pas une analyse rétrospective, qui serait influencée par la guerre froide : on la trouve dans la presse de l'époque.

L'initiative aux femmes

Comme en 1914, peut-être de façon moins massive, la guerre de 1939-1945 oblige les femmes à sortir de leur rôle traditionnel et à assumer des fonctions que leur mari, mobilisé ou prisonnier, ne peut plus remplir. Émilienne, lorsque son mari, commerçant en grains et fourrages, est mobilisé en 1940, passe le permis de conduire et continue à assurer les livraisons³⁰. Marguerite, après la mobilisation de son mari, s'embauche à l'arsenal de La Seyne³¹. Il arrive parfois que la femme seconde l'activité militante du mari, mais aussi que de toutes jeunes filles s'engagent dans l'action clandestine³².

La séparation d'avec les maris, dans la quasi-totalité des récits, ne brise pas les couples : l'épouse attend le soldat, parfois prend des risques pour tenter de le revoir, attend le prisonnier, lui envoie des colis à la confection desquels on associe les enfants. Il est exceptionnel que l'épouse avoue une infidélité : sans nouvelles de son mari prisonnier, (« j'étais toute seule toute seule toute seule [...] je n'avais rien à lui reprocher, que de ne pas être là, ce n'était pas sa faute... »). Georgette rencontre un autre homme, dont elle a deux enfants pendant la guerre, et qu'elle finira par épouser après le retour du prisonnier et un divorce difficile³³.

L'ennemi

L'image de l'Allemand, pour beaucoup, même si elles ne le verbalisent pas, est tributaire de la propagande de la guerre de 1914. « Un Allemand pour moi, à partir de ce que mes parents m'avaient raconté de la guerre de 14-18, ce n'était pas un être humain mais comme une bête », déclare Suzette, dix ans en 1940, avant d'ajouter qu'un officier allemand donne du lait à elle et à son petit frère³⁴.

Certains témoins sont assez informés pour faire la distinction entre les soldats de l'armée d'occupation et les nazis, d'une part, les Allemands et le gouvernement de Pétain d'autre part ; ainsi, Mireille, ayant dû prêter serment d'allégeance à Vichy pour devenir fonctionnaire, précise « Ce n'est pas les Allemands qui l'ont demandé », et les disculpe également de la destruction du quartier du Panier (un quartier populaire de Marseille, près du Vieux-Port, qui était censé abriter des résistants). Mais en règle

30. Entretien 506 par Muriel Azalbert (1991).

31. Entretien 507 par Marie Battesti (1991).

32. Cf. A. R. et Marie-Claude Taranger, *op. cit.* passim.

33. Pseudonyme. Entretien 566 par Valérie Ducros (1992).

34. Entretien 534 par Saliha Meddahi (1991).

générale, la présence de l'Allemand dans les récits est paradoxale : entité détestée en tant qu'occupant, il s'humanise dès qu'on l'approche.

L'ennemi a des coutumes exotiques (« Ils mettaient du fruit dans la soupe », dit Elia, « ils se ciraient les bottes avec des mottes de beurre », dit Yvette³⁵, ce qui semble bien être, plutôt qu'une observation vécue, un *topos* hérité de l'intoxication de 1914, voire de 1870). Dans le même registre, les bonbons empoisonnés réapparaissent de loin en loin, et un témoin pousse l'originalité jusqu'à accuser les Allemands de vampirisme (« ils prenaient les enfants ils leur tiraient tout le sang pour donner aux soldats³⁶ »).

En règle générale, les Allemands sont caractérisés « comme il faut, convenables, polis » (Marguerite, 507) : dès qu'il est individualisé, il cesse d'être vraiment méchant. Certes, l'Allemand qui drague Yvonne dans un bal récolte deux gifles, mais un Français mal poli en aurait peut-être reçu autant³⁷. La même, d'ailleurs, évoque avec compassion les femmes tondues au moment de l'épuration, et les compare aux Français qui ont couché avec des Allemandes : « ah ceux-là, c'étaient de bons coqs, on les a félicités, alors pourquoi... » Aucun récit de viol ni d'agression sexuelle, alors qu'on en rencontre avec les Américains. L'Allemand solitaire que Vindica observe sous sa pergola écrit des lettres « à sa petite amie ou à sa mère ou je ne sais à qui et [...] personne naturellement ne lui aurait dit de rentrer dans la maison, ce qu'on faisait souvent avec quelques soldats italiens qui étaient vraiment malheureux, mal fringués, mal armés, enfin ils avaient rien de rien du soldat... » (Vindica est d'origine italienne, de parents antifascistes³⁸). Henriette, femme de chambre dans un hôtel de Marignane réquisitionné par les Allemands, reçoit d'eux de petits cadeaux de nourriture (des *Kartoffel*, précieuses à l'époque, un gâteau aux graines de pavot) et fait l'éloge de la discipline allemande, qu'elle compare favorablement au laisser-aller des Américains, qui sont de surcroît « coureurs³⁹ ».

Curieusement en effet, l'occupant allemand est souvent comparé avec le libérateur américain, et de façon inattendue, ce n'est pas à l'avantage du dernier. Augusta trouve les Allemands « moins grossiers que les Américains⁴⁰ », et cette affirmation, avec diverses modalités, est souvent réitérée dans le corpus. On en

35. Entretien 514 cité note 14.

36. Entretien 545 par Laetitia Sardier (1991).

37. Entretien 516 par Sandra Donatelli (1991).

38. Entretien 530 par Béatrice Leherpeux (1991).

39. Entretien 548 par Corinne Tourtel (1991).

40. Entretien 547 par Alexandre Sorrentino (1991).

veut aux Américains, avant tout, du bombardement de mai 1944, qui fit de nombreux morts à Marseille, et que presque tous nos témoins mentionnent ; et les distributions de chewing-gum ou de chocolat ne compensent ni cet événement, ni les comportements de drague souvent relatés par nos locutrices, qui va de l'honorable « demande en mariage » que reçoit Augusta à la tentative de viol⁴¹. Ce qui contribue à infléchir la chronologie des récits : la mention des Allemands, présents à Marseille à partir de novembre 1942, appelle par association d'idées la mention des Américains, dont la présence est évidemment beaucoup plus tardive.

La Libération

Elle est relatée avec beaucoup de vivacité et d'euphorie, mais ici surtout il convient d'être méfiant, nombre d'actualités d'archives à la télévision ayant ensemencé la mémoire des témoins. Ainsi Catherine nous en livre un récit que l'on serait tenté de dire « pris sur le vif », mais qu'elle assortit aussitôt d'un « J'y suis pas allée... oh là là Pépé [son mari] s'il m'avait vue embrasser quelqu'un d'autre⁴² ! ». Mais quelques récits, sans doute plus proches du réel dans leur tristesse, évoquent le retour des prisonniers, des déportés : Solange apporte à son voisin déporté des gâteaux, du vin avec un ruban tricolore, mais il meurt trois jours après⁴³.

À l'exception donc des bornes temporelles de la guerre, peu d'événements historiques précis, ou datés correctement⁴⁴, mais une prolifération de petits faits concrets, pris dans la vie quotidienne, et qui, si l'on excepte les événements dramatiques comme la perte d'un enfant, sont relatés dans l'euphorie du contraste : les pénuries d'alors et le courage pour y faire face valident en quelque sorte le confort où vivent nos témoins aujourd'hui.

La guerre d'Algérie

Par rapport aux deux guerres mondiales qui l'ont précédée, la guerre d'Algérie, dont le nom même fit longtemps question, ne se situe évidemment pas sur le même plan historique. Ni son aire géographique, ni les pertes en vies humaines, ni les destructions n'autorisent une comparaison. Serait-ce pour

41. Entretien 549 par Sonja Vehling (1991).

42. Entretien 533 cité note 21.

43. Entretien 540 par Laurence Zielony. (1991) Cf. Marguerite Duras, *La Douleur* (P. O. L., 1987).

44. Un témoin date l'appel du 18 juin 1940 (de Gaulle) de 1942, parce que c'est en 1942 qu'elle voit les Allemands arriver à Marseille.

cette raison paradoxale que, contrairement aux récits précédents, la guerre d'Algérie est fortement porteuse d'un sens ? Si les anecdotes y restent majoritaires par rapport au discours argumenté, comme dans les récits antérieurs, il n'en reste pas moins que l'auditeur en retire une impression non pas d'émiettement et d'absurde, mais plutôt de scandale.

Scandale des deux côtés. Si les récits de Pieds-Noirs s'organisent naturellement sur le contraste entre une « Algérie heureuse » et la brutale irruption de la guerre, les récits, beaucoup plus rares, de ceux ou celles qui ont été favorables à l'indépendance de l'Algérie déconstruisent la fiction de l'harmonie et déplacent l'accent : le scandale, c'était l'état d'avant la guerre.

L'irréel est fortement présent dans ces récits, plus que dans ceux des autres guerres⁴⁵. Plus exactement, dans ces derniers, l'irréel jouait surtout à un niveau individuel (les bifurcations du destin personnel), alors qu'ici, l'irréel est historique : c'est le destin d'un peuple, de deux peuples, qui eût été changé si... Et cet irréel affecte déjà les incipits des récits : « on ne vivait qu'avec la France [...] on se croyait en France [...] on n'était pas en France » avoue Lucienne⁴⁶.

Une irruption inattendue

Ici encore, les témoins insistent sur le fait qu'ils ne s'attendaient pas à la guerre, et parfois (ce qui les différencie des précédents) qu'ils n'en ont pas été conscients tout de suite. Ainsi Christiane, qui a dix ans en 1954 et vit à Oran, commence son récit en affirmant que « les événements » avaient surtout lieu dans le bled, dans les fermes, et qu'elle, vivant en ville, ne s'apercevait de rien⁴⁷. Marie-Jeanne Rey, née en 1938, apprend les attentats de 1954 mais n'en mesure pas d'abord l'importance : « Nous avons commencé à douter du gouvernement, mais on se sentait armés, pour ce qui nous semblait ne devoir être qu'un épisode⁴⁸. » Ce n'est qu'en août 1955 que la tuerie du Constantinois marque pour elle le vrai début de la guerre.

La plupart des témoins pieds-noirs, s'ils évoquent l'Algérie d'avant 1954, le font sur un mode idyllique : les Arabes étaient bien traités, eux-mêmes (Pieds-Noirs) travaillaient tout autant

45. Cf. Paule Petitier, « « Que serait-il arrivé si les choses s'étaient passées autrement ? » L'irréel dans le récit historique de Michelet », in Roland Le Huenen (dir.), *op. cit.*, « Le narratif hors fiction », *Texte* 1996, n° 19/20.

46. Entretien 567 par Sandrine Escriva (1992).

47. Entretien 508 par Agnès Benhaïm (1991).

48. Entretien 521 par Céline Gomez (1991). Marie-Jeanne Rey a publié par ailleurs *Mémoires d'une écorchée vive* (Éditions de l'Atlantrophe, 1988).

et n'étaient pas privilégiés, etc⁴⁹. Citons entre bien d'autres le témoignage de Lucienne, dont le mari dirige un atelier de carrosserie et emploie des ouvriers kabyles : « on savait pas quoi faire pour eux⁵⁰ », et de donner des exemples concrets : les ouvriers reconnaissants invitent leur patron à un méchoui, elle-même fait des piqûres à un apprenti tôlier, « Mohamed qu'il s'appelait », ils offrent un parka à Fadela, une amie d'école de leur fille, etc⁵¹. Cette ambiance idyllique n'est au demeurant pas entièrement fallacieuse : les témoins appartenant aux classes populaires vivaient d'une façon qui ne les différençait pas de leurs voisins arabes, comme le montrent la passionnante étude de l'ethnologue Joëlle Bahloul⁵² et certains de nos propres entretiens.

Mais cette coexistence a ses limites : si Lucienne enfant accepte de manger des sardines au poivre rouge avec les voisins arabes pauvres, si les petites amies arabes de ses filles acceptent de manger des saucisses chez elle, « jamais une jeune de chez nous aurait eu l'idée d'avoir une attache plus importante avec un Arabe⁵³ ». La question du métissage, rarement abordée, comme elle fut rare dans la réalité d'alors, symptomatise peut-être une autre question, plus politique et plus fondamentale : les rapports de pouvoir inhérents à la société coloniale sont largement ignorés de la plupart des témoins, qui les vivent dans l'inconscience tranquille des bénéficiaires, fussent-ils modestes. Dès lors, la violence de la guerre ne peut qu'être incompréhensible, scandaleuse, mais cette violence est vue de façon unilatérale : elle est le fait des seuls Arabes, et s'exerce contre les Français, mais aussi contre les « bons » Arabes qui ne demanderaient pas mieux que de rester sous la protection française.

C'est ainsi qu'un témoin, née en 1936, raconte les émeutes de Sétif (1945) dans lesquelles, enfant, elle s'est trouvée prise⁵⁴. Quoique en ayant gardé un souvenir vif, elle ne peut en donner la date, ce qui prouve une fois de plus le caractère détemporalisant de ce type de récit. Si les témoignages d'enfants posent toujours un problème, comme tous les tribunaux le savent, ici, nous avons affaire au témoignage assez sophistiqué d'une adulte

49. Cf. Anne Roche, « Un défaut de vision. Les Arabes vus par des Pieds Noirs » *Mots. Images arabes en langue française*, n° 30, 1992, p. 72, 89.

50. Ce qui signifie : nous (Français) nous faisons tout pour leur faire plaisir, leur faire du bien (aux Arabes et Kabyles).

51. Entretien 567 cité note 46. De nombreux exemples similaires dans notre article cité note 32, et dans « La perte et la parole. Témoignages de Pieds-Noirs sur la guerre d'Algérie », in Jean-Pierre Rioux (dir.), *La Guerre d'Algérie et les Français*, Paris, Fayard 1990, p. 526-537.

52. Joëlle Bahloul, *La Maison de mémoire. Ethnologie d'une demeure judéo-arabe en Algérie (1937-1961)*, Paris, Métailié, 1992.

53. Entretien 567 cité note 46.

54. Entretien 606 par Julie Féraud (1994).

intelligente, cultivée, qui tente de se remettre pour le temps du récit dans la peau de la petite fille qu'elle était. Elle donne des détails concrets, qui ancrent le récit dans une réalité quotidienne et le crédibilisent (elle avait acheté des journaux, des gâteaux...), crédibilité qui est censée contaminer la suite du récit (elle est poursuivie par une Arabe avec un couteau, sauvée par une copine arabe de son école...). Il s'agit là d'un effet rhétorique parfaitement maîtrisé, ce qui ne signifie pas que le récit soit faux : les massacres de Sétif ne sont que trop réels, même si l'auditeur informé de l'ampleur de la répression peut s'autoriser à déplacer les accents par rapport au témoignage. De façon générale, les témoignages mélangent narration et discours argumentaire, et sélectionnent leurs informations dans un sens partisan : le témoignage de Colette, qui fait une sorte de symétrie entre les attentats (elle voit un militant de l'O.A.S. tuer « une maman musulmane et sa petite fille », puis raconte que son cousin est tué dans un attentat non spécifié, son oncle mutilé) est atypique en ce sens qu'elle tente de montrer la violence des deux côtés⁵⁵.

Contre la guerre / pour l'indépendance

Rares sont les témoins qui, parlant de l'Algérie, qu'ils soient pieds-noirs ou non, comprennent les raisons de la lutte pour l'indépendance et les approuvent. Le point de vue le plus souvent exprimé est celui de Josette : « Toutes les familles (françaises) étaient touchées, qui un parent, qui un ami [...] mais ceux qui y allaient ne se sentaient pas concernés, ils avaient peur, ils ne croyaient pas à l'Algérie française⁵⁶. » Ce point de vue, qui est aussi majoritairement celui des appelés⁵⁷, n'implique nullement une adhésion à la cause indépendantiste, mais simplement un refus de faire cette guerre qui ne les « concerne » pas. La même Josette évoque les manifestations des mères de famille à la gare de Marseille, contre le départ des transitaires, et les manifestations de Paris, qu'elle connaît par la presse (elle lit *Le Monde* et *La Marseillaise*, quotidien communiste des Bouches-du-Rhône). Le père d'un autre témoin, grutier, voit débarquer les cercueils des soldats⁵⁸. Exceptionnels sont les témoignages de femmes (ou

55. Entretien 525 par Isabelle Hatabian (1991).

56. Entretien 509 par Sylvie Blanc (1991).

57. Cf. Anne Roche, « "Je vous le raconte volontiers, parce qu'on ne me l'a jamais demandé" : autobiographies d'appelés pendant la guerre d'Algérie », Catalogue de l'exposition « La France en guerre d'Algérie », B.D.I.C., Paris, mars-juin 1992, p. 264-272.

58. Entretien 510 (témoin masculin) par Sylvie Blanc (1991). Il n'est pas exclu que cette image des cercueils débarqués à la grue sur le port ne soit relayée par le film de Paul Carpita, *Rendez-vous des Quais*, tourné à Marseille en 1953 et portant sur la grève des dockers contre la guerre d'Indochine, film longtemps interdit.

d'hommes) engagées dans la lutte pour l'indépendance : Baya⁵⁹, Gisèle⁶⁰ ou Joëlle⁶¹, encore pourrait-on dire que leur proportion dans le corpus est probablement supérieure à leur proportion historique...

Déroulement et dénouement

La scansion des événements est rarement précise : le témoin sait en général dater le moment qui déclenche sa prise de conscience (et qui ne coïncide pas nécessairement, on l'a vu, avec le début de la guerre), mais par la suite, il est rare qu'il sache distinguer les phases de la guerre et son évolution : le plus souvent, le témoignage s'organise par rubriques (cruauté des Arabes, trahison des politiciens français, etc.) qui n'ont rien de chronologique. Exception, le récit de Marie-Jeanne Rey déjà cité, qui est étayé de l'écriture préalable de ses *Mémoires* : les attentats de l'O.A.S., qui interviennent vers la fin de son récit, sont l'objet d'un processus de minoration dans la mesure où ils sont précédés des menaces et des brimades des soldats français et des exactions du F.L.N. : « nous avons connu pire⁶²... » Exception dans l'autre sens, le récit de Gérard : « La guerre d'Algérie, je l'ai comprise en 1958 à Paris » : c'est en venant faire ses études à Paris qu'il acquiert la distance par rapport à ses origines de Pied-Noir d'Oranie, qu'il commence à militer et que s'éclaire pour lui ce qui a commencé quatre ans plus tôt (ou cent trente ans auparavant)⁶³.

L'amertume des récits éclate lorsqu'il s'agit d'évoquer l'arrivée en France. À Sète, Christiane est d'abord émue par l'accueil chaleureux par des bénévoles, mais ensuite elle et sa famille dorment dans un garage, sous des bâches, et la Croix-Rouge leur donne des vêtements de récupération, car ils sont partis précipitamment, sans rien ou presque⁶⁴. Isabelle explose : « Quand on est arrivé à Marseille, si le maire avait pu nous piquer à la strychnine, il nous aurait piqués⁶⁵... » Colette au contraire est bien accueillie par des amis marseillais qui couchent par terre pour lui laisser leur matelas, puis aident sa famille à trouver un petit meublé⁶⁶. Histoires variées, où la solidarité familiale et amicale compense plus ou moins bien ce qui est ressenti comme l'inertie des pouvoirs publics et l'incompréhension des métropolitains :

59. Entretien 553 par Kheira Berrakama (1992).

60. Entretien 594 par Charlette Benkelifa (1993).

61. Entretien 618 par Anne Lemasson (1993).

62. Entretien 521 cité note 48.

63. Entretien 618 cité (il s'agit d'une interview de couple).

64. Entretien 508 cité note 47.

65. Entretien 629 par Sophie Vinez (1993).

66. Entretien 525 cité note 55.

le témoin qui oppose à son expérience vécue un discours métropolitain inadéquat (« ce que j'ai connu de là-bas je ne le retrouve pas dans ce que je lis⁶⁷ ») formule ce que, peu ou prou, tous ses compatriotes pourraient dire. L'incompréhension n'est donc plus du côté du sujet, mais de ses adversaires : certes, le début de la guerre a provoqué une sorte de sidération, mais par la suite, ce sont les autres qui n'ont pas compris la légitimité de la lutte pour l'Algérie française, qui dans le discours pied-noir reste une quasi-constante.

L'événement de la guerre d'Algérie a ceci de spécifique, par rapport aux deux guerres précédemment évoquées, qu'il suscite des vocations de porte-parole. Le témoin, avec plus ou moins d'habileté, exprime de façon souvent juste le désespoir de la population dont il fait partie : une formule comme « je ne pouvais ni partir ni rester⁶⁸ », qui peut paraître absurde, rend bien compte de cette espèce d'*anomie* vécue alors par les rapatriés et à laquelle beaucoup n'ont pas réussi à survivre psychiquement. Mais cette position de porte-parole n'est pas sans incidence sur la posture narrative : le témoin, qui n'est pas toujours oculaire, masquera consciemment ou non sa position, mélangeant dans son discours le vu, le vécu, le lu, et le oui-dire.

CONCLUSION

Ce serait toutefois une erreur de croire que ces témoignages ont une spécificité « féminine ». La mixité de notre corpus amène à d'autres clivages, d'autres croisements, où le niveau scolaire, l'origine sociale, etc. fonctionnent autant ou plus que la différence sexuelle. L'ouvrier agricole qui, prisonnier en Allemagne dans une ferme, traîne à la Libération pour rentrer en France, et qui, à la question

« Vous n'aviez pas su que la guerre était finie ? rétorque : « Elle a jamais commencé⁶⁹... » est un bon exemple d'une attitude qui se trouve majoritairement chez les femmes de notre corpus : non pas exactement l'ignorance, mais une perception fonctionnelle de l'événement historique, dans la stricte mesure où il affecte leur vie familiale et personnelle, et où il faut y apporter des réponses. Il serait assez vain de prendre une attitude moraliste, de taxer nos témoins d'individualisme, d'absence de sens historique et de dimension collective, d'autant que la proportion de militant(e)s, sans doute faible dans le corpus, est probablement analogue à ce qu'elle est dans la réalité. Mieux vaut plutôt leur donner acte du modeste butin qu'ils nous

67. Entretien 606 cité note 54.

68. Entretien 521 cité note 48.

69. Entretien 563 par Carline Combe (1992).

apportent : rien sur le sens de la Grande Histoire, qu'il nous faut chercher ailleurs, mais quelques clartés sur l'histoire des gens ordinaires, et sur la constitution de leur passé.

ANNEXE

Les échanges épistolaires sont peu présents dans notre corpus. Certaines lettres sont citées ou évoquées, mais nous avons eu rarement communication d'un ensemble de lettres significatif. C'est ce qui rend particulièrement intéressante la trouvaille faite par une de nos étudiantes, d'un échange de lettres pendant la guerre de 1914-1918, échange qui surtout témoigne d'un drame intime comme certainement d'autres familles en ont vécu.

*L'Enfant sous le parapluie noir*⁷⁰

Dans ces papiers de famille découverts par hasard, parmi différentes pièces d'état civil et de lettres, Nicole Valentin a pu reconstituer l'histoire suivante. Amélie, née en 1877 à Mayres (Ardèche), de parents cultivateurs, épouse Jean Romieu, agriculteur, qui est mobilisé dès le 7 août 1914, et n'aura pas de permission avant juillet 1916 ; puis elle travaille comme cuisinière dans la famille Raynaud, à Viviers (Ardèche), jusqu'à fin décembre 1915. À cette date, ou début 1916, elle accouche d'un fils, Camille, à la maternité de Viviers. Ses patrons la renvoient. Amélie retourne donc chez ses parents avec le bébé. Son amie Eugénie s'occupe de garder le linge et les affaires d'Amélie, lui cherche même un logement, solidarité qui s'explique par le fait qu'elle a dû connaître la même mésaventure :

Dieu merci, mon mari est très gentil il m'encourage toujours [...] enfin vous voyez bien que moi comme vous nous ne méritons pas d'être critiquées on sait très bien notre vie passée et que ce n'est qu'un moment d'oubli un moment de faiblesse oui chère Amélie je vous connais et vous savez que cela m'a bien étonnée et vous de moi la même chose donc si l'on avait été des femmes de mauvaise conduite cela nous serait pas arrivé car nous aurions su le truc⁷¹ comme tant d'autres... (27 décembre 1915)

Les lettres de Jean comme celles d'Eugénie sont celles de gens peu lettrés. Il n'y a pas de ponctuation, pas de majuscules en dehors des noms propres, l'orthographe est aléatoire (p. ex.

70. Nicole Valentin, *L'Enfant sous le parapluie noir*, Mémoire secondaire de maîtrise (4^e année), Université de Provence, 1990. À la demande de l'étudiante, les noms de personnes et de lieux ont été changés pour éviter l'identification.

71. Euphémisme qui désigne une pratique soit contraceptive, soit abortive.

il écrit *repos tantôt *repeau tantôt *repaud*) et à peu près phonétique : « **de tanzantan on nontant siflés les canont mé sa nes pas dan je reux** » (de temps en temps on entend siffler les canons mais ça n'est pas dangereux). Il envoie des cartes postales et des lettres (148 au total) dont les débuts et les fins sont stéréotypés :

Je prends aujourd'hui dimanche pour te donner de mes nouvelles qui sont toujours très bonnes pour le moment et je désire que ma lettre te trouve de même [...] ton mari qui t'aime pour la vie.

Dans ses lettres, Jean formule quelques demandes (tabac, linge, alcool de menthe, parfois un peu d'argent). Il envoie de menus cadeaux : des bagues, des porte-plumes qu'il a bricolés à partir de cartouches « boches ». Il donne peu d'informations sur la guerre, peut-être par peur de la censure, plus probablement parce que c'est difficile à exprimer : les lettres se bornent le plus souvent à dire que la santé est bonne, à espérer que la santé de la famille est bonne, à signaler les bombardements, à décrire la vie quotidienne dans les tranchées. Les cartes postales représentent des images héroïques, patriotiques (un montage de Jeanne d'Arc parlant au Kaiser) ou les ravages de la guerre : cathédrale de Reims, villages détruits. L'une d'elles représente un bébé blond et rose, assis sous un parapluie noir, d'où le titre.

Jusqu'ici, rien d'exceptionnel dans cette correspondance, dont nous n'avons qu'un volet, celui écrit par Jean. Mais le drame se prépare :

Tu dois bien être comme moi le temps doit te durer éternellement que ça finisse car voilà neuf mois que ça dure. À savoir quand ça finira on ne le sait pas chère Amélie ne t'ennuie pas ne te fais pas du mauvais sang faut espérer qu'un jour on retournera au pays [...] reçois chère Amélie de ton mari mille baisers et qui t'aime pour la vie en attendant de se revoir le plus tôt possible. (4 mai 1915)

Lettre qui a dû être dure à lire par sa destinataire. Cela fait neuf mois que Jean est parti : et neuf mois plus tard, Amélie aura un enfant. Dans cette période, elle écrit peu et il s'en plaint, il « languit », il s'inquiète :

Tu me dis que ta santé va très bien mais je me demande si c'est bien vrai j'ai des doutes car je vois que ce n'est pas toi que tu m'écris ça n'est pas ton écriture ça m'ennuie beaucoup fais moi réponse au plus tôt car je languis... (21 décembre 1915)

Enfin, quelque bonne âme a dû l'avertir :

Aujourd'hui le dernier jour de l'an je t'écris deux mots pour te donner de mes nouvelles qu'elles sont toujours pas trop mal mais je m'ennuie beaucoup car en ce moment-ci je suis en

train à pleurer car je pense que depuis le temps qu'on est séparés et ne sais pas encore quand est-ce qu'on pourra être ensemble pour pouvoir être heureux de pouvoir s'aimer comme on a toujours été [...] il a fallu cette maudite guerre pour nous mettre dans la misère tu peux croire que j'en ai gros sur le cœur de me voir dans ta situation que je me trouve de penser que si je me retourne de la guerre tu auras un enfant tu peux [rature] comprendre que je ne pourrai pas l'aimer cet enfant ni même le voir alors comment faire si tu veux que je puisse rester avec toi tu as [rature] qu'une chose à faire c'est que tu le laisses à l'hôpital tu as toujours le temps de le reconnaître plus tard mais je ne veux pas que tu lui fasses porter mon nom ni le tien enfin tu feras comme tu voudras... (31 décembre 1915)

Six mois après, il a une permission. Nous n'avons aucun indice de ce qui s'y est passé, sinon par la première lettre après la permission : « reçois ma chère Amélie les amitiés de ton mari qui t'embrasse et qui t'aime pour la vie *tu embrasseras le bébé pour moi* » (27 juillet 1916) Désormais il y aura toujours un mot, des baisers à partager, pour « le bébé », « le petit », parfois « ton petit ». À la toute dernière lettre, on apprend le nom du petit :

Je suis parti de Montélimar à trois heures du matin [...] deux gros baisers au petit Camille. (9 octobre 1917)